



LES BIBLIOTHÈQUES POUR ENFANTS DANS LES PAYS EN DÉVELOPPEMENT

par Geneviève Patte

En août 1999, un séminaire consacré aux services de lecture pour enfants ou jeunes dans les pays en développement a eu lieu à Bangkok prolongeant la réflexion et les échanges d'expériences menés depuis une vingtaine d'années. Geneviève Patte explique la démarche et les objectifs de cette rencontre et montre que, à travers les exemples venus du monde entier, les questions évoquées permettent de repenser le concept de bibliothèques pour enfants et d'en mesurer l'efficacité.

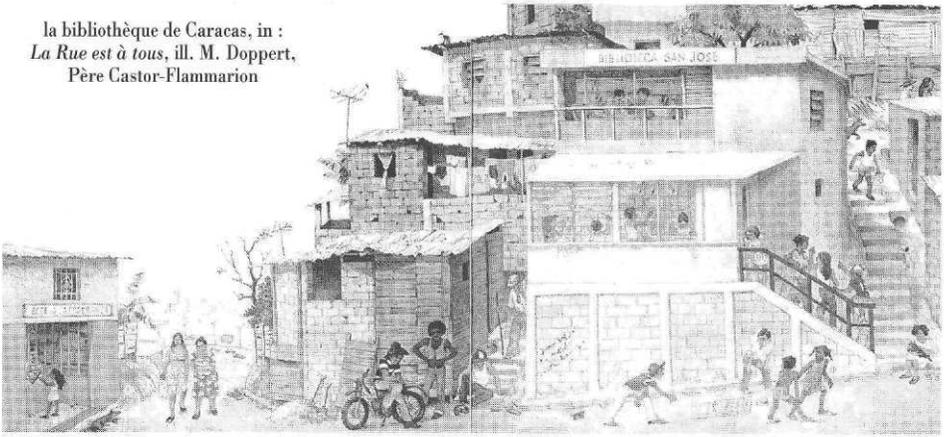
L'utopie et l'action

« **N**ous étions vingt ou trente, brigands dans une bande... » C'était l'été dernier, à Bangkok, un séminaire à la suite du congrès de l'IFLA (*International Federation of Library Associations*)¹. Pour la troisième fois, nous nous réunissions pour poursuivre une réflexion amorcée en 1981 à Leipzig et continuée à Caen en 1990. Quel est

donc le sujet qui nous rassemble depuis bientôt 20 ans ? Les services de lecture pour enfants et jeunes dans les pays en développement ; ou, plus exactement dans les communautés marginalisées, pour reprendre l'expression utilisée dans les pays anglophones, une expression plus conforme à la réalité puisqu'elle inclut aussi les secteurs en difficulté des pays riches.

1. Voir « Échos » p. 92.

la bibliothèque de Caracas, in :
La Rue est à tous, ill. M. Doppert,
Père Castor-Flammarion



Pour beaucoup d'entre nous, Leipzig reste une date. Pour la première fois, les projecteurs de l'IFLA étaient mis sur les services de lecture destinés aux enfants dans les pays en développement. Pour la première fois, la parole et la maîtrise des débats étaient confiées, non à des représentants officiels, non à des experts en bibliothéconomie des pays du Nord, mais aux acteurs de terrain, aux responsables de réseaux dans les pays du Sud. On découvrait ainsi un certain nombre d'initiatives apparemment modestes, mais qui permettent de repenser le concept de bibliothèques pour enfants et jeunes, et d'imaginer de nouvelles stratégies fondées sur une meilleure connaissance de publics souvent oubliés.

Ainsi, au Zimbabwe, les *home libraries*, ces petites bibliothèques qui prennent place chez une mère de famille chaque samedi. Là, on raconte, on recueille des contes, parfois avec l'aide des enfants ; on écrit des histoires, on les transcrit comme on peut, avec l'espoir qu'ils feront peut-être l'objet d'une édition en langues nationales. Une initiative si simple qu'elle devrait pouvoir se propager.

Au Sri Lanka, les bibliothèques de village organisées en réseau par le mouvement Sarvodaya donnent déjà au début des années

80, la priorité aux tout-petits ; les mères choisissent parmi elles celle qui jouera le rôle de bibliothécaire et aura la responsabilité de la petite collection du village, chacune des mères participant à sa façon à l'animation de la bibliothèque.

Une expérience analogue a été menée plus récemment et avec grand succès dans un village indien perdu au fin fond de l'Équateur où la bibliothèque est devenue le cœur du village avec une participation efficace des femmes, mères et grands-mères. Dans les deux cas, certains des livres sont fabriqués à la main, textes et images. Les personnes à l'origine de cette bibliothèque d'un genre nouveau ignoraient tout de l'initiative srilankaise, preuve qu'une telle formule a bien son sens dans certains contextes.

C'est aussi l'expérience de ces *bibliotecas populares* ou mini-bibliothèques qui naissent dans les banlieues particulièrement démunies des métropoles latino-américaines, ainsi la petite bibliothèque de la Urbina à Caracas (voir illustration ci-dessus) devenue peu à peu « lieu de rencontre et d'échange, centre d'apprentissage en commun, atelier de lecture, de culture et de création, école de gestion et de participation à la vie de la communauté ». Là où des habitants ne connaissent que

transplantations, départs, séparations, entassement et solitude, l'enjeu de ces bibliothèques est de retisser des liens, en insistant sur tout ce qui peut développer la convivialité, l'échange, l'esprit critique, tout ce qui permet « la prise de conscience des dominations culturelles qui pèsent sur ces populations marginalisées. »²

À Leipzig, nous découvrons aussi l'expérience du réseau malien de bibliothèques, l'Opération Lecture Publique, qui donne la priorité aux zones rurales et fonde son travail sur la responsabilisation de tous à tous les niveaux, à commencer par les villageois eux-mêmes³. En cela, elle diffère radicalement de la politique menée dans de nombreux pays qui préfèrent la construction d'édifices prestigieux, excessivement coûteux, limitant ainsi les services de lecture au centre des grandes villes, oubliant les populations rurales qui en auraient pourtant le plus grand besoin tout en décourageant les petites initiatives dont l'efficacité est évidente.

Au-delà de ces confrontations d'expériences qui ont en commun leur petite taille et leur enracinement dans les communautés souvent oubliées par les institutions culturelles, on retrouve les mêmes préoccupations : comment diffuser de telles expériences souvent liées à une personne ou à un petit groupe éphémère ; comment, étant donné l'urgence du travail à accomplir, former vite et efficacement des personnes qui pourront assurer de tels services avec exigence et souplesse, en dépit d'un bagage scolaire souvent léger ; comment, pour assurer un développement dans la durée, se rattacher à un réseau officiel, sans perdre l'esprit de ce travail, somme toute militant ? Les solutions à de tels problèmes nécessitent de se retrouver de temps à autre, de commu-

niquer pour mettre en commun expériences et réflexions. Voilà pourquoi certains d'entre nous tiennent à garder un lien au fil des années et souhaitent participer activement à de telles rencontres.

Lorsque nous avons été invités par nos collègues thaïs à organiser avec leur aide ce troisième séminaire à Bangkok, l'occasion était belle. Car l'expérience de l'Université de Bangkok que nous avons découverte à Leipzig nous avait tous marqués. Malgré les difficultés financières et le manque de temps, il fallait saisir cette chance pour continuer notre réflexion, sur les lieux mêmes de l'expérience connue maintenant à travers le monde, celle des « bibliothèques portables ». Belle



Bangkok, Août 1999 © Photo Catherine Thouvenin

2. Cf. Geneviève Patte : « Les bibliothécaires aux pieds nus de la Urbina », n°95, février-mars 1984 de *La Revue des livres pour enfants*.

3. Voir « Écho » consacré à l'Opération Lecture Publique au Mali dans le n°126-127, mai 1989 de *La Revue des livres pour enfants*.

occasion aussi de rencontrer les jeunes bibliothécaires qui ont bénéficié de cette formation exceptionnelle⁴.

Comme pour les précédents séminaires, nous avons sollicité la participation de bibliothécaires travaillant dans différents cadres : des bibliothécaires de terrain à la recherche de nouvelles formes de bibliothèques et de stratégies susceptibles d'atteindre de manière vivante et vitale les éternels oubliés ; des responsables de réseaux nationaux ou régionaux ; des professeurs de bibliothéconomie.

Kingo Mchombu, actuellement directeur de l'École de bibliothécaires de l'Université de Namibie, avait accepté d'ouvrir ces journées d'études. Sa réflexion nous semblait, en effet, indispensable. Formé en Grande-Bretagne, il a travaillé dans plusieurs pays d'Afrique, la Tanzanie, le Botswana et maintenant la Namibie. Il porte sur le monde des bibliothèques un regard à la fois exigeant, éclairé et profondément libre. Sa préoccupation pour *The Library of the poor*, titre d'un de ses livres, alliée à sa vaste culture professionnelle, lui donne une place à part dans le monde des bibliothèques, et tout d'abord en Afrique. Ses propos fondés sur son expérience africaine ont cependant trouvé un écho chez tous les participants de quelque pays que ce soit. Pour lui, il y a toutes sortes d'a priori qui pèsent sur la lecture en Afrique, plus particulièrement une méconnaissance de l'attitude des enfants africains par rapport à leur goût du livre, à leurs curiosités. D'où la nécessité de se fier non à de vagues opinions, mais à des faits. C'est dire l'importance des témoignages de ces bibliothécaires très proches des différentes communautés. Il faut en finir aussi avec cette idée que la

tradition orale bloquerait le développement de la lecture dans le Tiers-Monde. Bien au contraire, une relation dynamique peut s'établir entre oralité et lecture. Il évoque ces moments de lecture à la bibliothèque qui sont source de rencontre et de discussions ou encore l'expérience de ces paysans péruviens qui collectivement conçoivent l'*Encyclopedia Campesina*. Ainsi, la lecture peut donner une nouvelle vie à la culture orale et locale. Il faut plutôt mentionner le problème des langues et celui de l'édition qui bien souvent se limite aux ouvrages scolaires. Les bibliothèques, dans les pays qui souffrent de ces manques, jouent souvent un rôle important pour l'édition. Sotiek Hok du Cambodge raconte comment il propose aux enfants des chefs-d'œuvre venus d'ailleurs, en équipant avec soin ces albums d'une traduction en khmer, ce qui permet aux éditeurs et aux créateurs locaux de prendre connaissance de la variété des goûts des enfants, car il n'est pas toujours facile pour les éditeurs d'emprunter de nouvelles voies. Au Zimbabwe en 1998, seuls cinq ouvrages ont été édités pour les enfants⁵. Il est alors important de viser juste.

Ensuite, Kingo Mchombu évoque plus largement ce qui freine le développement de la lecture des enfants dans ces pays : la situation socio-économique, les systèmes d'éducation, la pauvreté dont les femmes sont les premières victimes. Il n'est pas possible, pour les bibliothécaires, de vouloir régler les problèmes de lecture sans participer activement aux programmes d'éradication de la pauvreté, rappelle l'auteur de « La bibliothèque de la pauvreté » : « il faut aussi apprendre à faire le meilleur usage des quelques ressources à notre disposition, éviter de créer des systèmes élitistes fondés sur

4. Cf. deuxième partie de l'article : « une formation exemplaire pour les bibliothécaires pour enfants », p.131.

5. À Harare, capitale du Zimbabwe, se tient pourtant chaque année la grande foire internationale du livre pour enfants.



Bangkok, Août 1999, © Photo Catherine Thouvenin

des normes abusivement appelées internationales et qui coûtent cher, s'adressent à un très petit nombre et ne peuvent se développer dans le long terme, parce qu'ils dépendent trop exclusivement de dons venant de l'étranger ». Enfin, Mchombu insiste sur la nécessité absolue d'élaborer de véritables stratégies, des plans à moyen et long terme ; de susciter le travail en réseau et le partenariat entre tous les acteurs du monde du livre, des auteurs, éditeurs, libraires, éducateurs et bibliothécaires, à l'image du *Zimbabwe Book Development Council*.

Parmi les nombreuses expériences évoquées⁶, citons le programme *Libros para*

Niños au Nicaragua, élaboré et animé par Eduardo Baez ; un programme orienté essentiellement vers les enfants des rues. Nous avons remarqué ce militant pour la simplicité de ses propositions, la profondeur de sa réflexion exigeante et ce souci, hélas trop rare chez beaucoup de bibliothécaires, de faire confiance au goût des enfants pour les livres, les histoires et la lecture sans qu'il soit besoin d'avoir recours à des animations encombrantes et médiocres qui sont la tentation de bibliothécaires eux-mêmes faibles lecteurs.

Houria Senhaji de Rabat, elle, travaille avec l'association Amrash à l'ouverture de petites

6. Il n'est pas possible de citer dans le cadre d'un simple article toutes les initiatives évoquées au cours de ce séminaire. Elles ont en commun le souci de proposer de petites structures *at the grassroot level*, une expression qui n'a pas son équivalent exact en français, puisqu'elle évoque non seulement la modestie de l'entreprise, mais aussi son enracinement dans la réalité du terrain. Participaient à ce séminaire des bibliothécaires venus de Namibie, Thaïlande, Liban, Sénégal, Comores, Zimbabwe, Laos, Cambodge, Haïti, Mali, Botswana, Nicaragua, Grèce, Maroc, Japon, France.

bibliothèques dans le Haut-Atlas en étroite relation avec les écoles et les familles. Elle fait appel pour cela aux jeunes de ces hameaux ou villages perdus dans la montagne, car il faut tout faire, construire, aménager, préparer les collections, animer avec les moyens du bord. En filigrane, il y a le souci de faire de la bibliothèque l'affaire de toute la communauté et des jeunes en particulier. Pour concilier cet engagement bénévole avec le besoin de gagner sa vie, l'association s'efforce de proposer aux jeunes des formations professionnelles correspondant aux compétences sollicitées. Tout cela demande un énorme effort d'organisation qui, pour être soutenu, devrait être relayé par le réseau des bibliothèques publiques.

C'est là le souci permanent de ces militants de la lecture : réussir à intéresser les pouvoirs publics, s'intégrer dans un réseau sans que ce soit au détriment d'une véritable participation communautaire autour de la bibliothèque. Les expériences vénézuéliennes et maliennes - ainsi que les autres Opérations Lecture Publique qui se développent maintenant en Afrique francophone - sont à cet égard, probantes et riches d'enseignement.

La participation à ces séminaires de responsables de réseaux ou de bibliothèques nationales s'impose donc⁷. Les initiatives isolées ne peuvent survivre longtemps si elles ne sont pas rattachées à un réseau. Réciproquement, les réseaux ont besoin de la collaboration de ces petites unités garantes d'un travail en adéquation avec les différentes communautés. Ils ont besoin de l'information que ces bibliothécaires peuvent leur transmettre. C'est sans doute le plus sûr moyen d'échapper à une bureaucratisation coûteuse et inefficace.

Le témoignage de Mireille Fayret, chargée par la Direction du Livre et de la Lecture à Paris



Only One Wish, Chomromdek publishing House, Bangkok

de créer la Bibliothèque Départementale de Prêt à Mayotte est fort intéressant et son travail particulièrement difficile, puisqu'il s'agit d'implanter en milieu à majorité non francophone et sans réelle tradition de lecture un réseau de bibliothèques de langue française ; la petite île de Mayotte ayant choisi, en 1976, son maintien dans le cadre français. Comment rendre nécessaire et vivante une institution qui semble éloignée des préoccupations immédiates d'une grande partie de la population de l'île ? Impossible de s'en tenir aux propositions habituellement en cours en métropole. Il faut tout repenser, bibliothèques de brousse, participation de parents, de jeunes, élaboration de collections de livres en français et en relation avec les cultures présentes dans l'île, etc.

7. Il est fréquent dans les pays du Sud que la bibliothèque nationale ait la responsabilité du réseau de bibliothèques publiques.

La confrontation Sud/Sud est le principe même de ces rencontres. Au cours de ces séminaires, une transmission se fait tout naturellement, la réflexion s'élabore entre responsables de réseau, bibliothécaires de terrain et formateurs. Ainsi, l'expérience thaï a franchi bien des frontières, puisqu'elle a voyagé, entre autres, en Égypte, en Albanie et au Liban ; dans les camps de réfugiés aussi : là, autour de ces bibliothèques, on lit, on se parle, on se rencontre. C'est certainement dans ces camps, le meilleur antidote pour lutter contre l'inaction, la dépendance et la passivité particulièrement destructrices. Kongduan Nettawong, aujourd'hui directrice de la bibliothèque nationale du Laos, découvrirait à Leipzig, l'initiative de Somboon Singkamanan et déciderait de s'engager dans une voie semblable. À Bangkok, elle nous faisait part de son expérience qui avait eu, entre autres résultats, celui de pouvoir publier au Laos le tout premier album pour enfants en langue laotienne.

Autre transmission : les bunko japonais, ces bibliothèques à la maison découvertes avec enthousiasme par une bibliothécaire thaï qui en retient certains principes pour créer à son tour une toute petite bibliothèque au cœur du grand marché de Changmai au nord de la Thaïlande.

Il nous paraissait intéressant également de réunir, au cours de ces journées d'études, des bibliothécaires qui doivent participer à la reconstruction de leur pays, comme l'Albanie et le Cambodge. Sotiek Hok, responsable de la formation de bibliothécaires travaillant dans les écoles à travers tout le Cambodge, nous intéressait à plus d'un titre, car son travail difficile et essentiel est depuis plusieurs années soutenu par une ONG⁸. Celle-ci a su créer, en étroite relation avec

les autorités cambodgiennes un programme d'action suffisamment solide pour que son retrait ne mette pas en péril l'expérience en cours. Ce point, en effet, est d'importance : comment éviter la dépendance vis-à-vis d'une aide extérieure souvent utile pour amorcer un travail. Des bibliothécaires en charge de réseaux dans des pays pourtant très pauvres faisaient part de l'embaras causé par des aides financières trop importantes, à dépenser à la va-vite. En fait, celles-ci compliquent la prise en compte des réalités économiques, culturelles et sociales et elles compromettent par là-même un développement à long terme.

Le faible coût de ces petites bibliothèques est certainement un atout puisqu'il permet des implantations dans les lieux les plus divers et suscitent une participation responsable. Mais ces petites initiatives locales ont besoin pour durer du soutien d'un réseau ; et les réseaux ont besoin de ces unités pour un travail en profondeur. Pour tous se pose, comme un leitmotiv, la question de la formation, une formation qui prenne en compte l'urgence des tâches à accomplir, le soutien d'une réflexion permanente, des rencontres et confrontations régulières. Ne faudrait-il pas envisager des formations rapides à l'image de ce qui se fait dans le domaine de la santé par exemple ? Ce sont là des questions qui devraient faire l'objet de tout un séminaire. La participation de professeurs de bibliothéconomie s'impose dans de telles rencontres, parce qu'ils sont par définition les spécialistes de la formation, mais aussi parce que les enseignants des écoles de bibliothécaires se doivent de prendre en compte dans leurs programmes et leurs réflexions la réalité de ces publics à atteindre et qui exigent de penser de nouveaux modes d'approche.

8. Sipar : 16 rue Champ-Lagarde - 78000 Versailles. Tél. 01 39 02 32 52 - Fax 01 30 21 92 64 - e-mail : sipar@wanadoo.fr

Extraits d'une lettre adressée l'été dernier à la JPL par un bibliothécaire congolais, membre du réseau Takam Tikou.

« (...) Je vous annonce qu'en dehors de la bibliothèque de N. située à l'entrée des régions du nord du pays, toutes les autres bibliothèques de la région ont été pillées, brûlées. (...) Je me suis retrouvé du côté de Brazzaville, avec tout le corollaire d'horreurs vécues tout au long des 78 kms qui nous séparaient de Brazzaville ; Brazzaville que nous avons atteint, après une marche de 5 jours, à travers la forêt, puisqu'il nous fallait éviter les artères praticables, de peur de rencontrer les belligérants de cette guerre honteuse qui a endeuillé des milliers de familles congolaises. Durant ce périple douloureux, ma petite famille et moi avons parfois rencontré des corps en décomposition, des odeurs fétides. Des bibliothèques, tout est à restaurer. Je déplore la disparition de trois membres du Club de lecture, dont un a été froidement abattu et deux morts de maladie, dépourvus de soins, situation accentuée par la sous-alimentation et les conditions de vie en forêt. (...) C'est donc la désolation totale, la grande misère.

Présentement, il y a comme une accalmie qui nous suscite de l'espoir. Espoir de revivre réellement. Espoir de retrouver nos maisons. Espoir de reconstruire nos bibliothèques.

Beaucoup de petits du Club de lecture de la bibliothèque régionale qui ont trouvé refuge à Brazzaville me demandent s'il ne serait pas possible d'analyser des livres. (...) Les enfants semblent avoir déjà oublié toutes les exactions qu'ils ont subies. Et comme ils ne font rien, leur souci est de se replonger dans l'exploitation des livres. (...) D'ailleurs, ils souhaitent que nous fassions une photo pour la JPL. Ils sont pour moi un réconfort. Au départ, il n'y avait que deux petits qui me rendaient visite. Au fur et à mesure qu'ils croisaient un des leurs, ils ne manquaient pas de venir me remonter le moral : ils sont si sympas, ces petits ! C'est d'eux qu'est partie l'idée de s'occuper avec le dessin, en attendant de trouver autre chose. De deux enfants, nous sommes près de dix-huit maintenant autour de cette gouache. Nous sommes prêts à faire autre chose, mais ce sera toujours sous le label de la bibliothèque régionale. (...)*

* Le secteur interculturel de la JPL envoie plusieurs fois par an de petits lots de livres dans divers points de lecture en Afrique francophone. Enfants, bibliothécaires et enseignants après avoir lu ces ouvrages font part de leurs réactions qui sont ensuite publiées dans la revue annuelle *Takam Tikou*.

Nous-mêmes, bibliothécaires de pays riches, nous apprenons beaucoup de ces bibliothèques. Ceux qui en sont les auteurs ou les acteurs nous donnent de la lecture et de la bibliothèque une image inhabituelle, extraordinairement positive qui devrait nous faire réfléchir et nous encourager. La plupart d'entre eux ne sont pas à l'origine des bibliothécaires, mais souvent des militants ou des travailleurs sociaux. Ils ont choisi comme terrain d'action la bibliothèque, convaincus que sa structure, ses propositions en font un lieu privilégié, un lieu de parole et de responsabilités où se côtoient des personnes d'horizons variés qui apprennent à vivre ensemble et à s'apprécier. Ils savent que sa dimension culturelle est un élément vital,

dont on ne peut se passer, précisément lorsque tout vient à manquer (cf. encadré). Ce que nous retenons de leurs exemples est simple mais essentiel. L'actuel Président de la République du Mali, Alpha Konaré, un des fondateurs de la première Opération Lecture Publique en Afrique, que nous interrogeons pour savoir quelle était, selon lui, une des qualités essentielles du bibliothécaire pour mener à bien une telle entreprise répondait : « l'humilité. » C'est bien ce qui est la marque de ces initiatives découvertes à l'occasion de ces rencontres, et la garantie d'un travail en profondeur. C'est dans l'humus plus riche qu'il n'y paraît que la graine pourra germer, prendre racine et porter des fruits. ■

Une formation exemplaire pour les bibliothécaires pour enfants

Parmi les principales questions évoquées lors du séminaire de Bangkok, celle de la formation des bibliothécaires est particulièrement cruciale. L'exemple de l'expérience menée en Thaïlande par Somboon Singkamanan, très complète et remarquablement cohérente, incite à en mesurer les exigences et les enjeux.

C'est parfois dans les pays en développement que l'on découvre, en matière de bibliothèques pour enfants, les initiatives les plus fécondes. Ainsi, dans le domaine de la formation. L'urgence d'adapter les structures de lecture aux contextes sociaux et culturels en pleine mutation, rend plus que jamais indispensable le développement d'une solide formation sur le terrain pour les personnels appelés à travailler

directement avec les publics, notamment avec les jeunes. Même si ces expériences se déroulent à l'autre bout du monde, elles nous incitent à réfléchir en nous aidant à retrouver l'essentiel, ce qui est commun à tout travail en bibliothèque.

Depuis bientôt vingt ans, j'ai suivi, à distance, une expérience tout à fait remarquable, très complète et parfaitement cohérente. À l'occa-